

De Profundis Van Gogh écrivant du Borinage

Le texte que je me propose de commenter n'est pas un texte littéraire, ce n'est pas un texte d'écrivain, ni même, sur le Borinage et la condition des mineurs, le témoignage d'un Belge. Ce n'est pas, non plus, originellement, un texte en langue française, puisqu'il s'agit de la traduction d'une correspondance en néerlandais. Ces lettres, enfin, ne sont pas même la transcription d'une expérience vécue par un peintre, un grand peintre, parmi les mineurs: Van Gogh, lorsqu'il séjourne dans le Borinage, de novembre 1878 à octobre 1880, n'a pas encore fait l'option, en effet, d'une carrière de peintre et seule l'illusion rétrospective qui préside aux biographies d'artistes et singulièrement à la pieuse hagiographie qui s'est emparée très tôt du personnage de Vincent¹ peut conduire à voir dans les quelques croquis qu'il a réalisés sur place autre chose que des dessins maladroits et, dans l'ensemble de lettres que nous avons conservées de lui pour cette période, autre chose que la consignation, à certains égards naïve, d'un témoignage qui est aussi l'aveu d'un double échec: échec de l'expérience apostolique qui l'a conduit en pays noir; échec aussi, peut-être, à rendre compte, autrement que par des clichés assez convenus en apparence, de la réalité sociale et humaine du Borinage.

Devant ce mince corpus, qui n'est guère fait que de huit lettres à Théo², le plus grand risque est celui de la surévaluation, c'est-à-dire de céder à ce qu'on pourrait appeler "l'effet Van Gogh". Comment, dans ces lettres, séparer les chiffres du mythe projectif et les traces d'une réalité vécue, comment éviter d'éclipser le témoignage derrière la légende rétrospective?

D'abord en rappelant le contexte et les conditions d'énonciation de cette correspondance boraine. Insistons-y donc: ce n'est pas en qualité de peintre que

¹ Lire à ce sujet, à titre prophylactique, le remarquable essai de Nathalie Heinich, *La Gloire de Van Gogh. Essai d'anthropologie de l'admiration*, Paris, Minuit, coll. "Critique", 1991.

² L'édition française disponible est, en outre, lacunaire: Vincent, *Lettres à Théo*, trad. L. Roëdlandt, Paris, Gallimard, coll. "L'imaginaire", 1988.

Vincent, à vingt-cinq ans, se rend dans le Borinage, mais en qualité d'évangéliste protestant³. L'option de la peinture, carrière et vocation de rechange, Vincent ne la prendra qu'au lendemain de son expérience au pays noir, après l'échec de son apostolat. Auparavant, conformément à l'autre tradition d'une famille où l'on est tantôt pasteur, tantôt marchand d'art, il a été employé dans le commerce des tableaux, au sein de la maison Goupil et Cie, à la Haye, Paris et Londres; un temps employé de librairie, un temps encore instituteur dans un pensionnat à Ramsgate, puis à Isleworth. C'est en Angleterre d'ailleurs que Vincent se découvre une vocation de prédicateur et l'ambition d'évangéliser les plus pauvres. Ainsi, c'est après une visite dans l'East End londonien, qu'il manifeste une première intention de décrocher un poste d'évangéliste dans les charbonnages anglais.

Un second moyen de neutraliser la tentation de la surévaluation est de lire ces lettres de près, mais sans appuyer, c'est-à-dire sans s'octroyer cette gratification si compréhensible qui naît des petits exploits herméneutiques par lesquels on fait rendre du sens à tel texte pauvre au-delà de la signification qu'il présente. On évitera donc l'analyse rhétorique (d'autant plus risquée, en l'occurrence, qu'elle porterait sur une traduction), de même que toute déconstruction trop raffinée de ces lettres, dont certaines pourtant se prêteraient assez bien à ce genre de démontage. Prudence et méfiance à l'égard des effets inflatoires de l'admiration, la modestie de l'analyse sera aussi, en quelque façon, hommage rendu à leur humanité.

Comment s'organise le corpus considéré? Les huit lettres de Vincent à Théo se répartissent de manière assez équilibrée entre deux lieux – Wasmes, de janvier à juillet 1879, puis Cuesmes, de juillet 1879 à septembre 1880 – et entre deux statuts: six mois à Wasmes avec un mandat provisoire d'évangéliste octroyé par le Comité bruxellois de l'École d'application pratique pour l'évangélisation, puis un peu plus d'un an à son propre compte, après que le Synode de l'Église protestante de Belgique l'aura destitué de son poste en juillet, pour manque d'éloquence et activisme extravagant. Quatre lettres adressées de Wasmes, quatre aussi de Cuesmes: cet équilibre cache, en réalité, une grande différence de traitement de l'expérience boraine de Van Gogh. Les lettres de Wasmes abondent en notations sur la vie des mineurs; dans celles de Cuesmes, en revanche, le paysage et les conditions de vie du Borinage s'éclipsent au profit de la rumination intime de ce qui apparaît à leur auteur comme un destin d'échec.

Mais il faut y regarder de plus près encore, et bien voir d'abord que les quatre premières lettres témoignent d'une singulière progression dans la saisie de l'expérience et, au plus fondamental, d'une sorte de conversion du regard.

Dans quels termes, à travers quelles catégories mentales et culturelles, Van

³ La présence de la communauté protestante dans le Borinage, envisagée sous le double angle historique et sociologique – les Protestants ayant fortement porté les revendications ouvrières –, a été remarquablement mise en lumière par l'historien Jean Puissant, "Foi et engagement politique. Quelques réflexions sur la signification sociale du réveil protestant dans le Borinage", dans *Problèmes d'histoire du christianisme* (édités par M. Mat-Hasquin), Bruxelles, Editions de l'ULB, 1982, pp. 9-26.

Gogh pense-t-il d'abord son projet? Reportons-nous en amont du corpus, à la lettre de Laeken datée du 15 novembre 1878, adressée à son frère Théo à la veille de son départ pour le Hainaut:

En Angleterre déjà, j'ai demandé un poste d'évangéliste parmi les ouvriers des charbonnages; on n'a pas donné suite à ma demande, parce que je devais avoir, paraît-il, au minimum vingt-cinq ans. Tu sais qu'un des principes, une des vérités fondamentales, non seulement de l'Évangile, mais de toute la Bible, est que la lumière brille dans les ténèbres. *Par delà les ténèbres vers la lumière*. Or, qui en a davantage besoin à l'heure actuelle? L'expérience a prouvé que ceux qui travaillent dans les ténèbres, dans les entrailles de la terre, tels les ouvriers des mines, sont touchés par la parole de l'Évangile et s'y attachent. Eh bien! au sud de la Belgique, dans le Hainaut, des environs de Mons à la frontière française et même au delà, il y a une contrée qu'on appelle le Borinage, où vit une population de mineurs et d'ouvriers de charbonnage. Lis ce que j'ai trouvé à leur sujet dans un manuel de géographie: [...]. J'aimerais aller là-bas comme évangéliste. Le stage de trois mois exigé par MM. Jonge et le pasteur Pietersen, touche à sa fin. Paul a passé trois ans en Arabie avant de commencer sa prédication et d'entreprendre ses grands voyages d'apostolat, de déployer son activité proprement dite parmi les Gentils. S'il m'était donné de travailler deux ou trois années tranquillement dans une telle contrée, continuant à m'instruire et à observer, je n'en reviendrais pas sans avoir quelque chose à dire qui vaille vraiment la peine d'être entendu; je le dis en toute humilité, avec franchise. / Si Dieu le veut et si la vie m'épargne, je serai prêt vers la trentaine et je pourrai commencer ma tâche, plus sûr de mon affaire et plus mûr, grâce à une préparation et à une expérience peu ordinaires [Laeken, 15 novembre 1878]⁴.

Vincent, ainsi, rappelle sa première demande, à Londres, d'un poste d'évangéliste dans les charbonnages anglais et la fin de non-recevoir qu'on lui a opposée. Surtout, sans y prendre garde, il laisse entrevoir les deux sources auxquelles s'est alimentée son intention et, par la même occasion, le double intertexte dans lequel va s'inscrire dans un premier temps la consignation de son expérience. Intertexte religieux, d'abord: "Tu sais qu'un des principes, une des vérités fondamentales, non seulement de l'Évangile, mais de toute la Bible, est que la lumière brille dans les ténèbres. *Par delà les ténèbres vers la lumière*. Or, qui en a davantage besoin à l'heure actuelle? L'expérience a prouvé que ceux qui travaillent dans les ténèbres, dans les entrailles de la terre, tels les ouvriers des mines, sont touchés par la parole de l'Évangile et s'y attachent." Le mineur est l'homme d'en bas, l'homme des ténèbres et, par là, perméable aux lumières de l'Évangile. Ainsi se trouve posé le cadre allégorique qui va commencer par gouverner l'expérience de Van Gogh, et avec d'autant plus de force, sans doute, qu'un second intertexte se dessine aussitôt, qui va ratifier l'allégorie, c'est-à-dire effacer sa dimension allégorique: "Lis, écrit-il à Théo, ce que j'ai trouvé à leur sujet dans un manuel de géographie":

⁴ *Lettres à Théo*, éd. citée, pp. 80-81.

Les Borins (habitants du Borinage, pays au couchant de Mons) ne s'occupent que de l'extraction du charbon. C'est un spectacle imposant que celui de ces mines de houille ouvertes à 300 mètres sous terre, et où descend journellement une population ouvrière, digne de nos égards et de nos sympathies. Le houilleur est un type particulier au Borinage, pour lui le jour n'existe pas, et sauf le dimanche, il ne jouit guère des rayons du soleil. Il travaille péniblement à la lueur d'une lampe dont la clarté est pâle et blafarde, dans une galerie étroite, le corps plié en deux, et parfois obligé de ramper; il travaille pour arracher des entrailles de la terre cette substance minérale dont nous connaissons la grande utilité; il travaille enfin au milieu de mille dangers sans cesse renaissants, mais le porion belge a un caractère heureux, il est habitué à ce genre de vie, et quand il se rend dans la fosse, le chapeau surmonté d'une petite lampe destinée à le guider dans les ténèbres, il se fie à son Dieu, qui voit son labeur et qui le protège, lui, sa femme et ses enfants [Laeken, 15 novembre 1878]⁵.

Ténèbres, entrailles de la terre, contraste entre l'obscurité profonde et la "petite lampe" du casque, renvoyée à une foi du charbonnier: le texte didactique, comptable des mêmes représentations religieuses, vérifie le sermon qui le précède et cadenas le cadre de représentation qui vient d'être posé. S'amorce de la sorte un filtrage de l'expérience à venir, qui va se trouver confirmé dans la première lettre adressée du terrain, à Wasmes, où la mention d'une "feuille de papier", identifiée à une page de l'Évangile, prendrait une dimension réflexive s'il ne s'agissait en fait d'une métaphore naïve:

Spectacle curieux, ces jours-ci que de voir, le soir, à l'heure du crépuscule, passer les mineurs sur un fond de neige. Ils sont tout noirs quand ils remontent des puits à la lumière du jour, on dirait des ramoneurs. [...] Les jardins et les champs sont entourés de haies de ronces, comme chez nous, dans le Brabant, de taillis et de buissons de chênes, et en Hollande, de saules étêtés. La neige qui est tombée ces jours derniers donne à l'ensemble l'aspect d'une feuille de papier blanche couverte d'écriture, telles les pages de l'Évangile [Petit-Wasmes, 26 décembre 1878]⁶.

On peut créditer Vincent d'avoir, l'un des premiers, hors littérature, aperçu et fait valoir non seulement la haute dignité du travail de la mine, mais également la beauté spécifique des paysages miniers, à travers des métaphores et des effets de contraste naïfs, certes, mais dont la naïveté même semble comme une marque d'authenticité. Il n'en reste pas moins que cette beauté, il la touche moins qu'il ne se la représente à travers des cadres de perception conventionnels. Par opposition, d'une part, d'un paysage familier à ce paysage autre, qu'il lui faut, dans les deux directions, incorporer: "Les jardins et les champs sont entourés de haies de ronces, comme chez nous, dans le Brabant, de taillis et de buissons de chênes, et en Hollande, de saules étêtés." "On se croirait, dit-il plus tard, dans la bruyère ou dans les dunes"⁷. Même observation en avril: "La campagne est très agréable ici

au printemps; il y a ici ou là des endroits où l'on pourrait se croire dans les dunes, à cause des collines⁸". Par l'imposition, d'autre part, d'un système de références picturales: "c'est une contrée étrange et pittoresque", remarque-t-il, et "Maris en ferait une toile admirable"⁹. Et, deux mois plus tard: "La plupart du temps, il flotte là-dessus une sorte de brume, ou bien c'est un effet capricieux de lumière et d'ombre amené par les nuages; cela fait penser aux tableaux de Rembrandt, de Michel ou de Ruysdaël¹⁰". C'est enfin par le filtrage d'un intertexte littéraire que ce grand lecteur considère sa contrée d'adoption, intertexte hétéroclite fait d'un mélange de textes et de niveaux littéraires où se trahit le forçage de l'autodidacte, allant de *La Case de l'oncle Tom* de Beecher-Stowe ou des *Temps difficiles* de Dickens à Michelet, Hugo, Eschyle et Shakespeare, en passant par Émile Souvestre et Ernest Legouvé (*Les Pères et les Enfants*).

A un premier niveau d'interprétation, ces cadres de référence picturaux ou littéraires relèvent sans doute de l'application de catégories de perception et de classement propres à Vincent, tel que son milieu d'origine et sa trajectoire culturelle l'ont façonné. Significativement, ces cadres sont liés, d'ailleurs, à une paradoxale expérience de la dépossession culturelle. "Les habitants, écrit-il, sont illettrés et ignorants¹¹". Et d'évoquer "la vie difficile et pénible [qu'il] mène en ce pays miséreux, dans ce milieu sans culture¹²". A son marchand de tableaux de frère, il confie: "En ce qui me concerne, tu comprendras qu'il n'y a pas de toiles dans le Borinage, et qu'en règle générale on y ignore même ce que c'est une toile. Il va sans dire que je n'ai plus vu d'œuvres d'art depuis mon départ de Bruxelles¹³". Même lamentation en mars 1879: "Ne perds pas de vue que je comprends encore peu ou prou quand tu me parles peinture, bien qu'il y ait belle lurette que je n'ai plus vu de toiles¹⁴". C'est dire, comme on le voit ici, que cet appareil de références s'inscrit aussi bien en relation avec le destinataire des lettres, Théo, son cadet, marchand d'art, avec lequel il s'agit de se situer sur un terrain d'intercompréhension, lors même que d'une bonne partie de ce que nous savons par divers témoignages, Vincent ne dit mot dans ses lettres, parce qu'il ne peut en parler. Ainsi, il fait part à Théo de tout ce qui relève de sa mission apostolique, de ses prédications, de son aide aux malades, de ses efforts de conversion; mais pas un mot de ce qui, selon plusieurs témoignages recueillis auprès des ouvriers qu'il a côtoyés et selon le compte-rendu d'inspection du Synode qui le destituera en juillet 1879, touche aux mortifications excessives qu'il s'impose (jeûnes à répétition, vè-

⁸ *Loc. cit.*

⁹ *Loc. cit.*,

¹⁰ *Ibid.*, p. 88. Soulignons-le au passage: ces références renvoient à un code du pittoresque, en effet, qui n'est pas celui du peintre encore, mais d'un employé du commerce d'art et d'un habitué des musées.

¹¹ *Ibid.*, p. 87.

¹² *Ibid.*, p. 91.

¹³ Petit-Wasmes, 26 décembre 1878, cité par Pascal Bonafoux, *Van Gogh par Vincent*, Paris, Gallimard, coll. "Folio Essais", 1988, p. 23.

¹⁴ Cité par P. Bonafoux, *op. cit.*, p. 23.

⁵ *Ibid.*, p. 81. En français et en italiques dans le texte.

⁶ *Ibid.*, p. 83.

⁷ Wasmes, mars 1879, dans *Lettres à Théo*, éd. citée, p. 85.

tements en haillons) ni aux initiatives qu'il semble avoir prises pour dénoncer auprès des patrons les conditions misérables d'existence des mineurs¹⁵. C'est que ces attitudes radicales et ces initiatives relèvent moins d'un indicible qu'elles ne sont de nature à inquiéter son correspondant fraternel et, au-delà, sa famille tout entière, et qu'il ne convient pas de donner des arguments à la réputation qui déjà entoure ses conduites.

J'ai parlé ci-dessus d'une "conversion du regard", c'est-à-dire d'une provisoire sortie des cadres conventionnels dans lesquels l'expérience de Vincent au Borinage s'est d'abord trouvée enfermée. Cette conversion ne tient guère à l'"excursion", rapportée en avril 1879, au fond de la mine, quand bien même l'esthétisation du décor et le discours de prédication y cède la place à une sorte de reportage, dans lequel il prend soin non seulement de décrire le travail du mineur de fond, mais aussi d'en noter le lexique professionnel ("maintenages", "gredins", "caches", "veine taillée à plat", "accrochage"). La narration de cette "excursion", peut-être inattendue dans le chef d'un prédicateur, reste d'ailleurs très convenue et stéréotypée:

Il y a peu de temps, j'ai fait une excursion intéressante: j'ai passé six heures au fond d'une mine. / Dans une des plus anciennes et des plus dangereuses des environs qu'on nomme *Marcasse*. Elle jouit d'une très mauvaise renommée parce que de nombreux mineurs y ont trouvé la mort, soit à la descente, soit à la remonte, soit par suite de l'air méphitique, des coups de grisou, de l'eau souterraine ou de l'effondrement d'anciennes galeries, etc. C'est un lieu lugubre; à première vue, tout dans ces parages semble sinistre et funèbre. / La plupart des ouvriers sont maigres et pâles de fièvre; ils ont l'air fatigué, épuisé; ils sont tannés et vieillissent avant l'âge; en règle générale, leurs femmes sont, elles aussi, blêmes et fanées. Autour du charbonnage, de misérables cahutes de mineurs et quelques arbres morts, noircis par la fumée, des haies de ronce, des tas de saletés et de cendres, des montagnes de charbon inutilisable, etc... Maris en ferait une toile admirable. / J'essaierai tantôt d'en faire un croquis, afin que tu puisses en avoir une idée. [...] / Cette mine a cinq étages. Les trois étages supérieurs sont épuisés et par conséquent abandonnés: on n'y travaille plus parce qu'on n'y trouve plus de charbon. Si quelqu'un s'avisait de faire un croquis de ces *maintenages*, il ferait quelque chose de neuf, quelque chose d'inouï, ou plus exactement de jamais vu. [...] Dans certaines de ces cellules, l'ouvrier se tient debout, dans d'autres "*veine taillée à plat*", il est couché par terre. Cet aménagement ressemble plus ou moins aux alvéoles d'une ruche, à une théorie de métiers à tisser, ou plus exactement à une série de fours à pain comme on en voit chez les paysans, ou encore aux comparti-

¹⁵ Après une descente dans la mine avec le mineur Charles Decruq et le porion Vernay, ceux-ci ont rapporté sa réaction en ces termes: "Quand il a vu qu'on travaillait dans les mines comme des esclaves, pendant douze heures par jour, pour un salaire quotidien variant entre 2,51 francs et 3,44 francs, il s'est mis en colère, s'écriant *Comment est-il possible qu'on traite ainsi des créatures de Dieu?* il est allé trouver les patrons des mines [...]; il voulait obtenir davantage de justice, mais s'est fait insulter. On lui a dit: "Monsieur Vincent, nous vous ferons enfermer chez les fous si vous ne nous laissez pas tranquilles!" "Éclate peu après une grève. Les mêmes rapportent: "nous voulions mettre le feu à la mine mais Monsieur Vincent refusait la violence. Il disait que nous devrions rester des hommes dignes, parce que la brutalité tue tout ce qu'il y a de bon en l'homme" (cité par Marc Edo Tralbaut, *Van Gogh le mal aimé*, Lausanne, Edita, 1969, pp. 63-64).

ments d'un caveau. Les galeries ressemblent aux grandes cheminées des fermes brabançonnaises [Wasmès, avril 1879]¹⁶.

Plus essentiellement, si conversion il y a, elle s'exprime dans l'attention que Vincent porte, au printemps 1879, aux conditions de vie sociale du mineur, façons de parler¹⁷, physionomies, modes d'habitation, manières de se situer par rapport à celui qui n'appartient pas au même monde, attitudes à l'égard du métier, formes de solidarité¹⁸, pratiques d'économie et de subsistance parallèles (élevage de chèvres, de lapins, d'agneaux)¹⁹, toutes notations elliptiques, allusives et quelque peu décousues, mais qui forment la part la plus authentique de la relation de son expérience au Borinage – et dont la charge émotive, compréhensive, dont elles sont porteuses n'est pas sans évoquer, toute proportion gardée, le mélange de distance et de familiarité qui fera tout le prix des travaux d'un Richard Hoggart étudiant, dans *La Culture du pauvre*, les styles de vie et formes de sociabilité des membres de la classe ouvrière anglaise dont il provient²⁰:

De même que les marins ont la nostalgie de la mer quand ils sont à terre, en dépit des dangers et des peines qui les guettent, le mineur préfère se trouver en dessous de la terre ferme que dessus. / Les villages ont un air désolé, mort, parce que la vie est concentrée sous le sol et non dessus. On pourrait vivre ici bien des années sans se rendre compte de cet état de choses, il faut descendre dans la mine pour comprendre beaucoup. / Les habitants sont illettrés et ignorants, mais intelligents, habiles dans leur métier, courageux et jaloux de leur liberté; ils sont généralement de petite taille, ont des épaules carrées et des yeux profondément enfoncés dans les orbites. Ils sont très dégourdis et abattent beaucoup de besogne. Très nerveux au demeurant, je ne veux pas dire faibles, mais sensibles. Ils sont animés d'une haine féroce et profonde et d'une méfiance instinctive envers ceux qui voudraient leur imposer la loi. Pour frayer avec les mineurs, il faut se faire mineur, ne pas affecter des airs prétentieux ni des manières orgueilleuses ou pédantes, sinon il n'y a pas moyen de s'entendre avec eux et on ne peut gagner leur confiance [Wasmès, avril 1879]²¹.

"Pour frayer avec les mineurs, écrit Vincent, il faut se faire mineur". Forte proposition. Et qui relèverait d'une sorte de technique anthropologique de l'observation participante si en vérité elle ne procédait pas de l'éthos apostolique qu'il s'est fixé en fait d'idéal, celle d'un prêtre-ouvrier avant la lettre, laquelle exige du

¹⁶ *Lettres à Théo*, éd. citée, p. 85-86.

¹⁷ "Il n'est pas facile de comprendre le langage des mineurs, mais eux, en revanche, comprennent bien le français, à condition de le parler vite et couramment; il ressemble alors à leur patois qui se débite, lui, à une rapidité étonnante" [Petit-Wasmès, 26 décembre 1878]. (*Lettres à Théo*, éd. citée, p. 83.)

¹⁸ "Je connais une maison dont tous les habitants ont la fièvre, ces gens n'ont que peu ou pas d'aide, les malades soignent donc les malades. Ici ce sont les malades qui soignent les malades et le pauvre qui est l'ami du pauvre, me disait la femme..." (*Ibid.*, p. 87.)

¹⁹ "Les ouvriers ont des chèvres, on voit des agneaux dans toutes les maisons, ainsi que des lapins presque partout" (*loc. cit.*).

²⁰ Richard Hoggart, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, Paris, Minuit, coll. "Le sens commun", 1970.

²¹ *Ibid.*, p. 87.

prédicateur, s'il veut convaincre et convertir, de convaincre d'abord de l'authenticité de son propre engagement, de sa familiarité de condition avec les fidèles dont il a la charge et, par conséquent, de se convertir soi-même, en amont, pour se mêler à eux et se confondre dans leur nombre. En ce sens, la brève mention qu'il fait, en juin 1879, de la déception qui l'a saisi à lire "un ouvrage sur le pays minier anglais qui n'est pas très riche en détails"²² est peut-être significative de l'écart qu'il est en train de prendre vis-à-vis des structures livresques de sa première expérience. Preuve, se pourrait-il, qu'un moment il s'extirpe de ces structures et qu'il est bien près de toucher au "réel", à la double réalité du travail de la mine et des forces d'exploitation dont sont victimes les charbonniers. Dans cette même lettre de juin, il est encore fait mention de *La Case de l'oncle Tom*, mais pour constater, cette fois, que "l'esclavage existe encore partout en ce monde"²³.

Se faire mineur: telle était bien la voie à prendre en effet. Mais il en fait trop: des témoins ont rapporté qu'il se noircit le visage avec du charbon, s'habille de vêtements taillés dans des sacs de jute, qu'il dort à même le sol dans la cabane qu'il habite après avoir renoncé à la chambre qui lui avait été allouée. Et l'on devine qu'il y a sans doute une autre forme d'échec dans cette frénésie qui s'est emparée de lui de se faire plus misérable que les miséreux; qu'il y a là, dans cette ascèse exagérée, une autre façon encore de passer à côté de l'empathie qui aurait pu être la sienne. Sa volonté de crédibilité apostolique pourrait bien avoir ainsi tourné, aux yeux mêmes de ceux qu'il entendait rejoindre, à l'inauthenticité d'une pose d'autant plus factice qu'elle aura été naïvement sincère.

La décision du Synode, en juillet 1879, vient rompre cet enchantement, cette illusion. Vincent, certes, reste au Borinage à son propre compte, en dehors de tout cadre institutionnel, mais ses quatre dernières lettres – au milieu desquelles s'insère un silence de près de huit mois, du 15 octobre 1879 au mois de juillet 1880 – portent témoignage, par défaut, des deux dispositions qui vont se relayer dans son esprit durant cette seconde période. D'un côté, approfondissement peut-être, dans l'affront subi du fait de sa destitution, de l'identification aux mineurs, qui le rend étranger pour un temps au cercle social de sa famille ainsi qu'aux rituels de générosité fraternelle:

Je t'écris pour te remercier de ta visite. Nous ne nous étions plus revus depuis longtemps et nous n'avions plus guère échangé de correspondance, comme nous en avions autrefois l'habitude. Il vaut mieux, n'est-il pas vrai? que nous restions quelque chose l'un pour l'autre, plutôt que de nous comporter comme des cadavres, d'autant plus que cela frise l'hypocrisie, sinon la niaiserie, de faire le cadavre avant d'avoir le droit à ce titre par un décès légal [Cuesmes, 5 août 1879]²⁴.

Jusqu'à un certain point tu es devenu pour moi un étranger, et moi aussi, je le suis pour toi peut-être plus que tu ne penses, peut-être vaudrait-il mieux pour nous de ne pas

²² *Ibid.*, p. 89.

²³ *Loc. cit.*

²⁴ *Lettres à Théo*, éd. citée, p. 90.

continuer ainsi. Il est possible que je ne t'aurais pas même écrit maintenant, si ce n'était que je suis dans l'obligation, dans la nécessité de t'écrire, si, dis-je, toi-même tu ne m'eusses pas mis dans cette nécessité-là. J'ai appris à Etten que tu avais envoyé cinquante francs pour moi, eh bien, je les ai acceptés. Certainement à contre-cœur, certainement avec un sentiment assez mélancolique, mais je suis dans une espèce de cul-de-sac, comment faire autrement? [Cuesmes, juillet 1880]²⁵

La seconde disposition qui gouverne ses lettres de Cuesmes tient bien évidemment de la rumination d'une expérience ratée et de l'auto-justification (je ne suis pas un fainéant, un rentier, etc.), mais surtout d'une sorte de conversion à rebours, qui inverse le processus qu'on a vu à l'œuvre. Ce renversement explique, dans ces lettres, l'évacuation du décor minier, auquel il n'est plus fait de référence directe. Il explique, au-delà, la nostalgie dont ces lettres sont imprégnées, celle-là dont il semblait s'être défait, la nostalgie du "*pays des tableaux*". En mars 1879, Vincent écrivait que "ceux qui quittent cette région [du Borinage] en gardent la nostalgie, tandis que les étrangers y perdent la nostalgie de leur pays et s'adaptent aisément"²⁶. En juillet 1880, il confie, peut-être parce qu'il vient de le découvrir, de le redécouvrir:

Lorsque j'étais dans un autre entourage, dans un entourage de tableaux et de choses d'art, tu sais bien que j'ai alors pris pour cet entourage-là une violente passion, qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Et je ne m'en repens pas, et maintenant encore *loin du pays, j'ai souvent le mal du pays pour le pays des tableaux*" [Cuesmes, juillet 1880]²⁷.

Toujours est-il que lorsque le fil de la correspondance se renoue avec Théo, en juillet 1880, c'est pour faire part au frère en train d'être retrouvé d'une autre "excursion", horizontale celle-ci, vers Courrières, dans le Pas-de-Calais, en vue de rencontrer le peintre Jules Breton, peintre des humbles qui lui aussi travaille en pays minier (Vincent renonçant d'ailleurs, au dernier moment, à frapper à sa porte). Et en même temps que ce fil se raccommode, Vincent renoue aussi bien avec la vision allégorique qui avait été d'abord la sienne:

Une autre chose que j'ai vue lors de cette excursion, c'est les villages des tisserands. / Les charbonniers et les tisserands sont encore une race à part, quelque peu des autres travailleurs et artisans, et je sens pour eux une grande sympathie, et me compterais heureux si un jour je pouvais les dessiner en sorte que ces types encore inédits ou presque inédits, fussent mis au jour. / L'homme du fond de l'abîme, *De profundis*, c'est le charbonnier, l'autre à l'air rêveur, presque songeur, c'est le tisserand. Voilà à peu près 2 ans déjà que je vis avec eux et j'ai appris à connaître quelque peu leur caractère original, du moins celui des charbonniers principalement. Et de plus en plus je trouve quelque chose de touchant et de navrant même, dans ces pauvres et obscurs ouvriers, les derniers de tous pour ainsi dire, et les plus méprisés, qu'on se représente ordinairement par l'effet d'une imagination vive peut-être, mais très fausse et injuste, comme une race de malfaiteurs et de

²⁵ *Ibid.*, p. 94.

²⁶ *Ibid.*, p. 85.

²⁷ *Ibid.*, p. 95.

brigands. Des malfaiteurs, des ivrognes, des brigands, il y en a ici comme ailleurs, mais tel n'est pas du tout le véritable type [Cuesmes, 24 septembre 1880]²⁸.

Le charbonnier, le tisserand apparaissent désormais comme des "types". Ils disparaissent comme formes vécues, complexes de la réalité sociale. Ce seront des figures, des objets généraux de la représentation picturale à venir, comme les paysans mangeurs de pommes de terre cinq ans plus tard. Figures universalisables de la misère, de la vie modeste, supports déjà d'une logique de figuration. Van Gogh a cessé de *se faire mineur*, il commence de *se faire peintre*. Est-ce à dire que l'expérience du Borinage n'aura été qu'une parenthèse, un moment parmi d'autres de sa trajectoire personnelle, l'un des échecs successifs qui ont fait la voie à une autre détermination, à d'autres entêtements? Ou bien faut-il y voir, avec Pierre Leprohon, l'un de ses trop nombreux biographes, le creuset même où s'est formée "l'âme de Vincent"²⁹? On peut, en tout cas, tenir que le séjour dans le Borinage a été pour Vincent l'expérience d'une double dépossession et d'un double échec: dépossession de sa "culture" initiale et dépossession, ensuite, de la "culture ouvrière" qu'il a cru pouvoir, un temps, cerner et endosser. On doit, d'autre part, observer que c'est directement après l'échec de son expérience boraine qu'il se lance dans la voie de la peinture. De sa descente aux enfers, un peintre va remonter:

Je crois qu'un logement et peut-être aussi une nourriture un peu meilleure que celle du Borinage, y contribuera aussi pour me remonter un peu. Car j'ai bien "expérimenté" quelques misères dans le *black country* belge et ma santé n'a pas été trop bonne dernièrement, mais pourvu que je parvienne un jour à pouvoir dessiner effectivement ce que je désire exprimer, tout cela je l'oublierai et ne me souviendrai que du bon côté des choses qui, si on veut l'observer, existe aussi. Mais je dois cependant tâcher de me remonter un petit peu, car j'ai besoin de toute mon énergie [Bruxelles, 15 octobre 1880]³⁰.

Force, enfin, est de constater qu'il n'est pas sorti indemne de ce qu'il appelle, d'une expression magnifique, le "cours gratuit de la grande université de la misère"³¹. Se faire peintre, c'est encore se faire mineur. Peindre, c'est encore être un ouvrier, travailler la matière, agir sur le monde. Et toute l'œuvre, nous le savons, sera attachée à faire valoir la dignité du travail des gens modestes, tisserands, paysans, laboureurs, semeurs. Toute l'œuvre sera allégorie du travail, travail de la nature et travail de l'homme sur la nature, allégorie de l'art vu comme, selon ses termes, "l'homme ajouté à la nature"³². A ce titre, l'expérience du Borinage pourrait bien en effet avoir revêtu pour Vincent, à son insu, une dimension initiatique.

²⁸ *Ibid.*, p. 105.

²⁹ Pierre Leprohon, *Vincent Van Gogh*, Paris, Jean-Claude Lattès, 1988.

³⁰ *Ibid.*, pp. 107-108.

³¹ *Ibid.*, p. 101.

³² "Je ne connais pas de meilleure définition de l'art que celle-ci: *l'art, c'est l'homme ajouté à la nature* [en français dans le texte] – la nature, la réalité, la vérité, dont l'artiste fait ressortir le sens, l'interprétation, le caractère, qu'il exprime, qu'il dégage, qu'il démêle, qu'il libère, qu'il éclaircit. / Une toile de Mauve ou d'Israëls nous dit bien plus que la nature elle-même, et nous le dit plus clairement. Il en est de même des livres, particulièrement de *La Case de l'oncle Tom*" [Wasmes, juin 1879] (*Lettres à Théo*, éd. citée, p. 88.)

Héroïque et misérable, le mineur dans la chanson populaire de Wallonie

Trois remarques initiales

1. *Sur les limites de la recherche*

L'étude qui suit n'est pas le fait d'un folkloriste. Elle ne cherche pas à mettre en évidence l'éventuel caractère transmis ou transmissible de la chanson populaire ou traditionnelle. Une seule des chansons analysées est attestée comme traditionnelle, c'est-à-dire transmise par voix orale. On s'en tient donc aux seuls textes et, éventuellement à leurs éditions successives qui témoignent d'une demande du public. N'étant pas davantage l'œuvre d'un musicologue, l'étude des chansons ne porte ni sur les compositeurs ni sur les airs qui soutiennent les paroles, ni sur la qualité et les influences des mélodies. Enfin il aurait fallu être philologue pour se livrer à l'analyse des qualités littéraires et esthétiques des chansons. Au demeurant, elles apparaissent souvent médiocres: les contraintes qui découlent de l'emploi d'un "air connu" ou à la mode du temps sur lequel peut se fredonner les paroles nouvelles ne contribuent pas à enrichir une versification parfois laborieuse ou composée à la hâte. Bref, il s'agit d'un premier essai d'analyse par un historien, à partir d'un corpus qui reste limité.

2. *Sur les sources mises en œuvre*

Nous avons élaboré notre recherche à partir d'un peu moins d'une centaine de chansons consacrées aux mineurs, conservées par l'Institut d'histoire ouvrière, économique et sociale, sans nous priver de quelques incursions dans les collections de deux autres institutions scientifiques qui possèdent des fonds musicaux et folkloriques importants et anciens: le Musée de la vie wallonne et la Bibliothèque des dialectes de Wallonie. Nous n'avons pas consulté les opuscules programmes des revues annuelles données dans certains théâtres populaires ou